

toutes espèces qui infestent nos champs. C'est par des soins assidus qu'on réussit à obtenir des produits de meilleure qualité et on ne doit pas être avare de son temps pour en arriver à obtenir une forte production. C'est par les soins intelligents du planteur de tabac que l'on obtient pour ce produit des prix rémunérateurs. Quoiqu'on ait dit quelque part que dans notre province on ne pouvait cultiver le tabac de manière à pouvoir soutenir la concurrence des tabacs étrangers apportés sur nos marchés, nous pouvons en toute sûreté avancer ici, que grâce à une attention toute particulière, des cultivateurs canadiens cultivent du tabac préférable même à celui qui nous vient des États-Unis, il suffit de lui accorder quelques heures de travail par jour pendant tout le temps de la végétation. En agriculture, comme en toute autre chose, on n'obtient rien de rien. Pour chaque légume, comme pour toutes espèces de céréales, il faut lui accorder les soins particuliers qu'il requiert, soit en engrais, en sarclage ou en arrosage. De même que c'est en soignant les animaux qu'on les voit se développer, prospérer et acquérir une valeur double de ces pauvres bêtes qui souffrent et auxquelles on aura refusé l'hiver dernier de donner une nourriture nécessaire. Est-il excusable le cultivateur qui dans le cours de l'hiver n'a donné pour toute nourriture qu'un peu de paille, dans le but d'économiser quelques bottes de foin qu'il a en grange? Quel profit a-t-il retiré de cette épargne quand ce cheval qu'il a mis à la charrue n'a pu exécuter que le quart du travail qu'il aurait pu faire s'il avait été mieux soigné? Il en est résulté que ce cultivateur n'a fait que le quart des semences qu'il aurait été en droit de s'attendre à faire s'il eut raisonné autrement.

Il faut donc le reconnaître, un cultivateur soigneux, intelligent, possède un grand mérite et doit être encouragé. Le cultivateur routinier, au contraire, est un fléau pour l'agriculture, un être nuisible même à la société, en ce que par son mauvais exemple il contribuera non seulement à faire diminuer le nombre des cultivateurs, mais il porte le découragement dans le cœur même de ses propres enfants qui plus tard n'auront que du mépris pour l'agriculture.

FIRMIN H. PROULX.

Assolements.

La réponse qui suit à M. A. L. de St. Eustache sur son observation au sujet de l'assolement de 4 ans, bien que tardive, est pleine d'intérêt.

J'ai remarqué avec plaisir dans le numéro de juin dernier du *Journal d'agriculture*, que mon article sur les assolements avait attiré l'attention et je suis très-flatté de voir qu'on est bien disposé à discuter cette question si importante.

Tant qu'à M. A. L. de St. Eustache qui me blâme de conseiller l'assolement de 4 ans pour la culture des terres du Canada, comme étant celui que les cultivateurs doivent adopter de préférence à tout autre, mais que d'après son expérience il déclare impraticable, ce monsieur me permettra de lui dire par la voie du journal que je crois qu'il n'a pas lu mon article assez attentivement et s'il veut bien se donner la peine de le relire, je suis convaincu qu'il reconnaîtra qu'il pouvait se dispenser d'ajouter l'observation qu'il a faite dans le numéro de juin dernier.

Si je me suis servi du tableau d'un assolement de 4 ans comme exemple, c'était pour mieux faire comprendre la théorie et la marche qu'il faut suivre dans ce genre d'opération, mais l'on peut toujours ainsi que je l'ai fort bien indiqué, faire de l'assolement de 4 années, un autre de 6, de 8, de 10, de 12, de 20 années etc., etc., selon les besoins de la ferme, le sol, le climat, et les habitudes commerciales du pays, pourvu toutefois que l'on n'oublie pas de conserver entre

les cultures épuisantes le même nombre d'années que l'indiquo l'assolement que l'on a adopté.

J'ai expliqué aussi plus loin dans mon article que les assolements à longues périodes sont peut-être préférables à ceux de courte durée, surtout sur les sols pauvres et difficiles à améliorer, parce qu'ils permettent de varier davantage les cultures et d'éloigner le retour des plantes épuisantes, pour lesquelles il faut toujours plusieurs années d'intervalle pour pouvoir les cultiver avantageusement sur le même sol, tel que le lin, le trèfle, le blé, etc.

Encore plus loin, je dis que les principes que j'ai énoncés, doivent servir de base (c'est-à-dire de principe, de fondement) à tout bon système de culture.

Quoi donc de plus clair, de plus explicite et de plus facile à comprendre? Il me semble qu'en m'expliquant de la sorte, je ne suis pas censé ignorer les besoins et les usages de culture des habitants qui ont pour principe d'avoir une grande étendue de mauvais pâturages et pas un seul arpent de prairies artificielles pour remédier à la sécheresse pendant l'été et pouvoir conserver le foin des prairies naturelles pour l'hiver. C'est pourquoi, j'ai dit aussi que dans tout assolement bien dirigé, le but que l'on doit se proposer est d'avoir toujours une étendue suffisante en plantes fourragères pour assurer l'alimentation du bétail pendant la saison d'hiver et celle d'été.

Chacun peut donc parfaitement adopter l'assolement qui lui semble le plus rationnel selon les conditions dans lesquelles il se trouve, et la nature des terres qu'il a à exploiter.

Mon but était de faire voir à la plupart des cultivateurs du pays, qu'ils amélioreraient beaucoup mieux leurs terres en suivant une rotation régulière, plutôt que d'attendre au moment de semer une pièce de terrain, pour décider quelle espèce de culture ils doivent lui confier.

Enfin pour faire une bonne agriculture, il faut raisonner ce que l'on fait, suivre une marche régulière dans la succession des récoltes et admettre en proportion suffisante, les racines fourragères, les prairies artificielles, les prairies naturelles, pour le bon entretien du bétail et des céréales. Autrement, je le répète, et je le répéterai sans cesse; que sans abondance de nourriture fourragère variée, on n'aura ni bon bétail, ni fumier, ni bonnes récoltes. Malheureusement c'est le grand défaut du cultivateur canadien de trop compter sur ses paccages pour l'entretien de son bétail; aussi que voit-on sur les marchés d'animaux? de malheureuses et chétives petites bêtes, n'ayant que les os et la peau, le ventre creux comme une auge; neuf sur dix sont en cet état, les autres sont le plus ordinairement de beaux et grands animaux; mais ceux-ci viennent de chez nos voisins du Haut-Canada et de quelques bons éleveurs distingués qui comprennent l'avantage du bon entretien du bétail. Si les éleveurs du Bas-Canada veulent rivaliser avec leurs voisins, il faut absolument qu'ils se résignent à étudier sérieusement la question des assolements afin qu'ils arrivent à introduire dans leur système de culture, une succession de plantes fourragères et de racines pour suffire largement à l'entretien du bétail et pour arriver progressivement à pouvoir en accroître le poids, tout en conservant leurs bonnes qualités laitières et leurs aptitudes à l'engraissement, ce qui sera alors bien facile à obtenir en faisant du croisement avec les races les meilleures et les plus précoces.

H. AUDRAIN, Et. Vétérinaire.

Cochons White Chester.

Où peut-on se procurer un couple de cochons *White Chester*? — d'excellente qualité et d'environ six semaines. — Ceux qui en auraient à vendre sont priés de nous donner tous les détails, quant aux prix de vente, la provenance, etc., etc.